

L'Abeille.

11eme Année.

"Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

11eme Année.

VOL. XI.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 14 FEVRIER, 1878.

No. 15.

Lettre de Rome.

27 décembre 1877. Fête de S. Jean l'évangéliste, fête chômée à Rome.

Hier et aujourd'hui les cours du Vatican ont été constamment remplis d'équipages. Les cardinaux, les princes, les prélats et tout le patriciat romain, allaient rendre leurs hommages et faire leurs félicitations à l'auguste octogénaire, Jean Mastai, Vicaire de Jésus Christ, chef visible de son Eglise. Votre humble correspondant, avait aussi l'honneur de gravir les escaliers du palais apostolique, et de porter au père de tous les croyants, au nom de Sa Grâce Monseigneur l'Archevêque, les vœux de ses lointains mais dévoués enfants du diocèse de Québec.

Je ne pouvais pas commencer cette lettre avec la date du 27 décembre, sans mentionner la fête du Saint Père; mais je ne vous retiens pas longtemps au Vatican, chers lecteurs, malgré tout, le plaisir que vous auriez peut-être d'y demeurer, et je vous transporte de suite au Capitole. Bien que le soleil, la musique, la verdure, les fleurs, le mouvement et le bris des équipages nous invitent au Pincio, les attraites du *Santissimo Bambino* sont plus puissants. D'ailleurs les lumières, les massifs de verdure, les parterres en fleurs, les eaux jaillissantes ne favorisent pas moins le Capitole et l'Ara-Cœli que le Pincio.

Rome est une ville unique dans le monde sous bien des rapports, mais en me rendant au Capitole, un de ses caractères multiples m'absorbe; on y trouve réalisée d'une manière frappante cette parole de l'évangile: *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles*: la croix, autrefois signe d'ignominie, brille au sommet de la tour du Capitole; S. Pierre, le pauvre pêcheur du lac de Galilée a détroné Trajan et couronne noblement la plus belle colonne du monde; S. Paul, inséparable compagnon de S. Pierre dans les combats et dans la gloire, comme chante l'église, a fait de même pour Antonin; l'humble Vierge d'Israël, qui la première, chanta le *deposuit potentes de sede*, a supplanté la puissante Junon et domine en souveraine la colonne de cette déesse; la crèche du sauveur, enfermée dans l'or. le cristal et les pierres précieuses, repose sur l'Esquilin, sous les magnifiques

voûtes de Sainte-Marie-Majeure; la sainte image de l'enfant de Bethléem reçoit les hommages des peuples sur le Capitole, à l'endroit même où s'élevait le temple de Jupiter qui marquait le centre de la puissance romaine; si nous tournons de nouveau les yeux vers le Vatican, les vers de Racine le fils, nous viennent à la mémoire.

"Je la vois cette Rome, où d'augustes vieillards,
"Héritiers d'un Apôtre et vainqueurs des Césars,
"Souverains sans armes et couronnés sans guerre,
"A leur triple couronne ont asservi la terre."

Mais arrivons à l'Ara cœli et au *Santissimo Bambino*.

"C'est à Rome, dit Gibbon, que rêvant assis au milieu des ruines du Capitole, pendant que les moines chantaient vèpres dans le temple de Jupiter, l'idée de tracer le déclin et la chute de cette ville vint, pour la première fois, s'emparer de mon esprit."

Bien que Gibbon n'eût pas la véritable foi, il faut cependant supposer qu'il parle du déclin et de la chute matérielle de Rome, amenés par l'abus de sa puissance et par la corruption de ses mœurs, et non de sa conversion au christianisme; autrement on ne voit pas comment les louanges du vrai Dieu, chantées dans un temple autrefois consacré aux idoles, et entendues au milieu des ruines qui rappellent les gémissements des esclaves et des gladiateurs, peuvent réveiller l'idée de chute et de déclin.

Aux jours de la décadence, telle que nous venons de l'expliquer, le temple de Jupiter fut abandonné, les barbares enlevèrent sa toiture d'airain, les statues de bronze et de marbre qui ornaient ses portiques, et il devint un amas de ruines où nichaient les pigeons et les corbeaux. Plus tard, quelques moines réparèrent les murs croulants et relevèrent les colonnes. Sur la troisième, à gauche en entrant, on lit encore ces mots: *A cubiculo Augustorum*. Comme le fait remarquer un auteur, elle avait assisté, muet témoin, aux orgies de Néron et de Tibère. Les marbres du temple de Romulus au Quirinal furent donnés aux bons religieux et ils en construisirent l'escalier de cent-vingt degrés qui s'élève jusqu'au Capitole. Ces débris de temples payens forment ainsi une avenue triomphale à une église dédiée à la Vierge Immaculée, et qui s'appelle l'Autel du Ciel, *Ara-cœli*.

Ce nom se rattache au souvenir d'une antique tradition. Au moment où Virgile chantait la venue d'une Vierge et d'un enfant qui allait renouveler l'âge d'or,

Janu redit et Virgo, redeunt saturnia regna,

et lorsque le monde était dans l'attente d'un sauveur, Auguste demanda à l'oracle quel serait après lui le maître de l'univers. Il en reçut, dit-on, la réponse suivante, qui se trouve dans la mémoire de tous: "Un enfant hébreu, Dieu lui-même et commandant aux cieux, m'ordonne de lui céder la place et de retourner tristement dans les enfers. Retire-toi donc de mes autels et ne me demande plus d'oracle."

Frappé de cette réponse, Auguste aurait érigé un autel au Capitole avec l'inscription, *Ara primogeniti Dei*, autel du premier-né de Dieu. Suivant une autre opinion, l'empereur romain aurait vu la mère de Dieu elle-même environnée de la gloire du ciel, tenant son Fils entre les bras; et, à partir de ce jour, il aurait refusé le titre de Dieu.

Outre l'autel antique consacré au premier-né de Dieu, l'église de l'Ara cœli conserve une image célèbre de la Vierge, et la statue encore plus célèbre de l'enfant-Dieu, *il Santissimo Bambino*.

La sainte et miraculeuse image de l'enfant Jésus est de bois d'olivier, pris sur le mont même des Oliviers; elle a à peu près vingt ou vingt-cinq pouces de hauteur. Elle représente un enfant âgé de cinq ou six mois, bien que l'expression ou le caractère soit d'un adulte. L'œil est décidé et perçant; le regard réfléchi semble pénétrer et épuiser l'objet qu'il contemple, montrant ainsi la divinité à qui rien n'échappe; une gravité imposante s'allie à une grande affabilité, ce qui fait que plus on l'approche et plus on le regarde, plus aussi on se sent attiré.

Où cette statue fut-elle faite, par qui et dans quelles circonstances? Une pieuse tradition dit qu'elle fut faite à Jérusalem par un bon religieux franciscain, qui consacrait ses moments de loisir à ce saint travail. Mais lorsqu'il fut rendu à la partie la plus intéressante de son ouvrage, et qu'il commença à donner à la figure les teintes voulues, il ne trouva pas dans la ville sainte les couleurs nécessaires. Alors, plein de la foi

et de la simplicité du fondateur de l'ordre séraphique, il se mit à prier, à jeûner et à se mortifier de toutes manières, deux ans au divin enfant Jésus, comme preuve que son travail et sa dévotion lui étaient agréables, de lui donner les moyens de pouvoir compléter son image. Un jour, qu'il avait longuement prié, un doux sommeil s'empara de lui, et à son réveil, donnant comme d'habitude son premier regard à la chère image du divin enfant, il vit qu'un prodige venait de s'accomplir : ses joues resplendissaient d'un rose vermeil couleur de chair et lui donnait une beauté ravissante, les mains et les pieds brillaient des teintes naturelles. Vous comprendrez facilement, chers lecteurs, l'étonnement et la joie de ce fortuné religieux. Il se prosterna devant la statue miraculeuse, la baigna de ses larmes, et il ne pouvait cesser de la contempler et de la couvrir de ses baisers.

Une autre tradition porte que les anges perfectionnèrent les traits de la sainte image.

Le bon moine franciscain apporta lui-même à Rome le *Santissimo Bambino*. La première fois qu'il fut exposé à la vénération publique dans la basilique du sénat et du peuple romain, les exclamations, les cris de joie, les vivats et les applaudissements des fidèles, s'élevèrent jusqu'aux étoiles, dit une chronique. Tous pleuraient de bonheur ; tous priaient avec ferveur, se recommandaient à l'enfant Jésus et lui demandaient des grâces qu'ils obtinrent certainement.

Le *Santissimo Bambino* fut d'abord placé dans la chapelle de Sainte Hélène, petit temple magnifique de forme octogone, élevé dans l'intérieur de l'Ara-Cœli, sur l'emplacement de l'autel d'où la Vierge avait montré son divin fils à l'empereur Auguste. Plus tard, sans que l'on puisse préciser la date, il fut transporté dans la chapelle intérieure qu'il occupe maintenant près de la sacristie.

Il est bon de remarquer que l'usage de faire des crèches au temps de Noël, remonte à S. François d'Assise. Le séraphique Patriarche avait construit près de Rieti, en Italie, une grotte représentant celle où est née Notre Seigneur à Bethléem. C'est dans cette grotte que, la nuit de Noël 1223, S. François comme autrefois le vieillard Siméon eut l'indicible bonheur de presser dans ses bras et sur son cœur embrasé d'amour, le divin enfant Jésus qui lui apparut. A partir de cette époque, l'usage de construire des crèches, qui fut d'abord particulier à la famille religieuse de S. François, se répandit dans toute la chrétienté.

A Rome, comme je l'ai dit dans une lettre précédente, on fait des crèches,

non seulement dans les églises, mais encore dans les maisons particulières. Toutes rivalisent d'élégance et de beauté ; mais la plus riche, la plus artistique et la plus gracieuse, est celle de l'Ara-Cœli. Je ne puis pas la décrire, cela alongerait trop ma lettre. Sachez seulement, chers lecteurs, qu'elle a plus de quarante pieds de profondeur, sur vingt de largeur et vingt-cinq ou trente de hauteur ; que tous les personnages et les objets sont de grandeur naturelle et qu'elle contient la création entière, sans en excepter les anges et le béateur lui-même. Une lumière spéciale donne aux objets les teintes les plus douces.

Le jour de Noël, pendant que le diacre chante l'évangile de la grand-messe, on transporte processionnellement le *Santissimo Bambino* à la grotte de la crèche. La porte de la grotte demeure fermée jusqu'à l'arrivée du P. Gardien qui tient dans ses bras la statue miraculeuse. Lorsque le diacre fait entendre les paroles : *Et verbum caro factum est, et habitavit in nobis ; et vidimus gloriam ejus, gloriam quasi unigeniti a Patre. plenum gratie, et veritatis*, la porte s'ouvre. La crèche apparaît dans toute sa splendeur éblouissante, et le *Santissimo Bambino* est déposé sur la paille entre sa divine mère et S. Joseph.

Impossible d'exprimer la piété, les ardentes prières, les saintes affections des fidèles qui tous les jours depuis Noël jusqu'à l'Épiphanie, du matin au soir, se pressent en foule devant la grotte, constamment illuminée, pour implorer la bénédiction et les grâces du divin enfant. C'est toujours avec un nouveau plaisir et une grande émotion que je vois ce spectacle, et que j'entends les accents sonores et aimables des jeunes prédicateurs qui se succèdent sur l'estrade élevée en face de la grotte. Rien de plus charmant que ces orateurs de cinq ou six ans, petits garçons et petites filles, aux figures intelligentes et spirituelles, belles comme celle du *Santissimo Bambino*. Pleins de vivacité, de grâce et de souplesse dans leurs mouvements, ils débitent suivant toutes les règles de l'art, souvent avec la chaleur et la véhémence d'un Bidaire, de pieux discours ou de touchants dialogues en l'honneur de l'enfant Jésus et de sa divine mère. Tantôt, ils apostrophent avec indignation les habitants de Bethléem qui refusèrent un logement au divin enfant ; tantôt les pécheurs qui ne veulent pas l'aimer malgré ses grâces infinies ; parfois, tombant à genoux, ils le conjurent, le visage baigné de larmes, les bras tendus vers la crèche, la voix coupé par les sanglots, de pardonner leurs fautes et de les faire mourir plutôt que de permettre qu'ils manquent d'amour pour lui ou pour la bonne madone. On dit que la langue ita-

lienne est la langue des oiseaux, tant elle est pure et gracieuse ; mais sur les lèvres roses de ces enfants, c'est la langue des anges qui chantèrent *Gloria in excelsis Deo*. Que ces accents doivent être agréables à l'enfant-Dieu ! Car a dit un poète :

Du cristal ou de l'or que nous encens émane,
Le vase le plus pur est le cœur d'un enfant.

Ma lettre est déjà trop longue : j'omets de vous parler des riches vêtements du *Santissimo Bambino* et des pierres précieuses dont il est couvert ; je ne vous dis rien des innombrables prodiges qu'il a opérés de la manière solennelle dont on le porte aux malades, du respect qu'on lui témoigne sur son passage, de la bénédiction qu'il donne à la foule agenouillée du haut du grand escalier de l'Ara-Cœli. Je termine chers lecteurs, en vous confiant le naïf refrain d'une cantique pastorale que l'on chante devant la grotte de la crèche :

Dormi, non piangere,
Gesù diletto
Dormi, non piangere,
Mio Redentor.

B. P.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 14 FÉVRIER 1878.

PIE IX.

Jeudi soir, la nouvelle de la mort de Pie IX, se répandait dans la ville. Cette nouvelle, d'abord indécise, se confirma ensuite par différentes dépêches et vendredi matin, il n'y avait plus de place pour le doute ou l'espérance, il était tout-à-fait certain que l'église avait perdu son chef.

C'en est donc fait le grand Pape a vécu ! C'est jeudi entre cinq et six heures du soir (temps de Rome) qu'il est allé recevoir la récompense d'une vie longue et toute remplie de mérites. Oui certes, Pie IX a brillé entre tous, dans cette série de Pontifes qui ont occupé tour-à-tour le siège apostolique de Rome. Jamais l'Eglise n'avait vu un pontificat aussi long et aussi extraordinaire.

Il n'entre pas dans le rôle de notre petit journal de donner ici une longue biographie de Pie IX. D'ailleurs qui ne la connaît pas cette vie, surtout dans les grands traits qui ont caractérisé son pontificat ? Mais Pie IX n'a pas toujours été Pape, il fut un temps où comme nous, il était jeune, où comme nous il étudiait dans un collège, c'est à ce point de vue que nous donnerons quelques détails sur les premières années du regretté Pontife. Si plus tard la tâche n'est pas audessus de nos forces nous essayerons de dire ce qu'il a fait pour les

enfants et la jeunesse. Puisqu'il n'est pas de notre ressort d'apprécier les grands actes politiques et religieux de notre Saint-Père, il nous sera au moins permis de parler de Pie IX enfant et de Pie IX père des enfants.

C'est dans l'antique et renommée Sinigaglia que naquit le 13 mai 1792, Giovanni-Maria, Giovanni-Battista, Isidoro Mastai Ferretti. L'Europe s'ébranlait sous les coups de la révolution et la tête d'un roi allait rouler au milieu du peuple, quand apparut sur les confins de l'Italie, celui qui devait plus tard commander le respect aux nations pendant plus d'un quart de siècle. C'était le septième enfant du comte Jérôme Mastai.

Jusqu'à l'âge de sept ans, le jeune Mastai resta sous la surveillance immédiate de sa mère, la comtesse Catharina, et reçut d'elle sa première éducation. Ses biographes nous le font voir doux, aimant, patient dans les petites déceptions si communes à cet âge, tel en un mot qu'on le verra aux jours de 48, tel que l'univers l'admira pendant tout son règne. Bonté de cœur, calme de l'âme, patience et résignation, c'est bien là Pie IX.

Les idées d'envahissement qui soulevaient alors presque toute l'Europe et la France plus particulièrement, allaient bientôt se tourner du côté de la ville éternelle, et là se heurter contre les assises inébranlables du roc de Pierre. On suscita des querelles au Pontife régnant, et en 1797 on le força d'abandonner trois de ses provinces, et de livrer aux spoliateurs trente un millions de francs. Encore, ce ne fut pas assez des trésors de Rome, et le 20 février de l'année suivante, Pie VI quittait son trône pour aller dans une prison achever de payer par sa mort la rançon des droits de l'église.

Cependant Jean Mastai grandissait dans le palais de son père, et à un âge où tout n'est que rose, il entendit et comprit, par une mystérieuse précocité, le mot qui devait être le symbole de toute sa vie et le compagnon de sa gloire ! le mot de *persécution*. L'histoire nous montre le jeune Mastai agenouillé auprès de sa mère et priant pour l'infortuné Pie VI. Ah ! qu'il est beau de le voir, si jeune encore, s'initier au malheur d'autrui, et qu'il est touchant pour nous de nous dire : " cet enfant qu'émeut déjà l'infortune du chef de l'église, ce sera le détroné de 1872, le prince des persécutés du Vatican ! "

Mais n'anticipons pas, et laissons faire le temps sans confondre les rôles ; ne mêlons pas les glaces de l'âge avec les élan de la jeunesse ; ce serait présenter un contraste trop frappant et nous craindrions de ternir la vie paisible de l'enfant, en touchant de trop

près aux jours si douloureux de l'octogénaire.

L'année 1803 fit époque dans la vie du jeune Mastai, on l'envoyait dans un collège. Pour tout enfant ce premier pas que l'on fait hors du foyer décide le plus souvent de l'avenir.

Il fut donc conduit au collège de Volterra, ancienne place Etrusque très retirée. Le comte de Mastai, en choisissant cet endroit, avait voulu éloigner son fils des agitations populaires et du souffle impur de la révolution. L'Europe retentissait alors du cliquetis des armes françaises, et le sommet des Alpes voyait avec effroi défilier les légions d'un nouvel Annibal. Seul, la forteresse de Volterra, située à 1602 pieds au-dessus de la mer, semblait étrangère au soulèvement général, et c'est à peine s'il y parvenait quelques échos incertains des cris de victoire ou de détresse qui s'élevaient des plaines environnantes.

De ce nid d'aigle, Jean Mastai, absorbé dans l'étude du grec et de l'italien, ne laissait pas cependant de prêter une oreille attentive aux bruits confus qui lui arrivaient du monde en tumulte. Il entendit parler, un jour, du passage du Souverain Pontife qui s'en allait à Paris, attacher la couronne impériale au front de Bonaparte. Peu de temps après, on lui annonçait l'approche de ce dernier qui s'en venait à Milan s'emparer d'une nouvelle couronne, et prendre en même temps le titre de roi d'Italie.

Mais laissons là les grandes questions politiques, et, puisque nous venons de faire remarquer que le bruit du canon de la plaine et les acclamations du peuple ne parvenaient qu'en faibles rumeurs à la forteresse isolée de Volterra, occupons-nous d'un événement bien autrement remarquable pour le collège lui-même.

La duchesse de Toscane, Elisa Baciocchi, à peine installée dans sa nouvelle principauté, voulut visiter la forteresse de Volterra, si renommée par ses trésors artistiques. Les étudiants préparèrent, pour la circonstance, une démonstration littéraire, où le jeune Mastai présenta deux compositions dont l'une en vers, qui lui attirèrent les éloges les plus flatteurs. La grâce modeste et l'éloquence naturelle du jeune collégien furent vivement applaudies. Il touchait alors à sa dix-septième année, époque où les premiers reflets de la science jetaient sur son front un commencement de cette majesté qui devait faire l'admiration de tous, quelques années plus tard. On remarquait surtout sa piété et son goût prononcé pour le sacerdoce. Malheureusement ce fut peu de temps après la visite de la Duchesse, que le jeune lauréat donna les premiers symptômes d'une maladie, qui menaçait de rendre inutile les dons qu'il avait reçus du

ciel, en affectant sa santé pour toujours. Cependant ses prières et celles de sa mère furent exaucées, et si l'on en croit certain témoignage, c'est à la suite d'un pèlerinage à Lorette qu'il obtint sa guérison. Aux premiers jours de septembre 1809, Jean Mastai, nouveau Samuel, fut offert à Dieu par sa mère, et c'est à Volterra qu'il reçut la tonsure des mains de l'évêque du diocèse. Quelques années plus tard il se rendit à Rome pour y faire sa thèse, et le jour de Pâques de l'année 1819 il monta à l'autel pour la première fois. Promu à l'évêché de Spolète par Léon XII, il passa de là au diocèse d'Imola qu'il quitta en 1846 pour se rendre au conclave.

(A Suivre.)

En mémoire du Souverain Pontife PIE IX.

Le Séminaire n'a pas voulu rester en arrière dans les démonstrations de deuil qui ont éclaté partout à la mort de notre saint père le Pape.

Durant la journée de vendredi les pavillons flottaient à mi-mât sur le toit de l'Université.

Le même jour les externes faisaient le chemin de la croix à 10 heures, et le soir à 7 heures c'était le tour des pensionnaires. Tous les prêtres de la maison avec les séminaristes y assistaient.

Le samedi, Mgr l'Archevêque voulut bien nous dire la messe de communauté pour le repos de l'âme du chef de l'Eglise.

Dimanche nous étions tous invités à faire la communion pour la même intention et il y a eu communion générale.

La chapelle du Séminaire a été complètement tendue de noir depuis mardi, et vendredi, à neuf heures et demie il y aura service solennel pour le Saint Père.

Coquille.

L'Abeyille a fait, paraît-il, une infâme coquille dans la pièce de vers qui commençait son dernier numéro.

On la prie de lire et de faire lire le treizième vers comme suit :

" Le premier vent surgit de son infâme lieu "

Nouvelles Locales.

Le concours des fidèles qui viennent prier auprès des reliques de S. Laurent est toujours très-nombreux. Le corps repose maintenant dans le tombeau de l'autel S. Charles.

On a lu à la Basilique, dimanche dernier, un mandement de Mgr l'Archevêque, relatif à la mort de Pie IX. Ce mandement ordonne de chanter pour le souverain pontife un service dans toutes les Eglises. C'est jeudi, à 9½ h., qu'on chantera ce service à la Basilique. Les cloches des différentes églises de la ville

ont sonné tous les midis, durant une heure, les glas du pape défunt.

Nouveaux prix O'Reilly.

On se rappelle que M. l'abbé B. O'Reilly, D.D., L.D., a fondé un prix pour les élèves du petit séminaire. C'est le prix Demers qui est donné tous les ans aux deux premiers bacheliers. Il vient de mettre à la disposition de nos supérieurs toute une série de nouveaux prix destinés aux classes de littérature. Le conseil du Séminaire a désigné la langue grecque comme la matière à laquelle ces prix seront attachés. Deux prix seront le partage des plus forts hellénistes de chaque classe, depuis la quatrième jusqu'à la Rhétorique inclusivement.

M. O'Reilly voudra bien permettre à notre petite "Abeille" de lui offrir encore une fois, l'expression de notre vive reconnaissance. Sans doute notre voix ne sera pas à la hauteur d'autres voix plus autorisées, qui publient chaque jour son talent d'écrivain et de littérateur. Cependant nous osons nous flatter que le savant docteur, qui a bien voulu encourager notre journal par son abonnement, nous prètera une oreille bienveillante, au moment où nous le remercions de ses largesses à notre égard.

Premiers.

	<i>Physique.</i>
J. Beaudouin,	Optique.
	<i>Rhétorique.</i>
G. Brousseau,	Version latine.
E. Tardivel,	Thème latin.
	<i>Secondé.</i>
E. Roy,	Version latine.
	<i>Troisième.</i>
A. Bernier,	Composition française et histoire.
E. Dorion,	Version Latine
O. Côte,	Histoire.
	<i>Quatrième.</i>
W. Savarie,	Histoire et éléments grecs.
B. Letellier,) Eléments grecs.
J. Mercier,	
	<i>Cinquième.</i>
L. Fortier,) Version latine.
E. Plamondon,	
	<i>Méthode.</i>
J. Tradelle,	Version latine.
	<i>Sixième.</i>
A. Rémillard,	Version latine.
	<i>Septième.</i>
J. Constantin, A. Grenier, D. Hardy, H. Goulet,	Arithmétique.
A. Beaudry, P. Faucher, J. Gingras,	
J. Gingras, J. Constantin, E. Poulin, O. Lefrançois,	Instruction religieuse.
L. Blackburn, J. Chamberland, H. Goulet,	
W. Dorion, P. Pelletier, D. Hardy,	
	<i>Eléments.</i>
E. Corriveau,	Exercice français.

Funérailles de Victor-Emmanuel.

Rome 14 janvier. Déjà les étrangers encombrant la ville; ce n'est cependant que le 17, que les dépouilles de Victor-Emmanuel seront portées au Panthéon, qui a été enfin choisi pour être le lieu de sépulture des rois d'Italie. Les architectes et les ouvriers sont à l'œuvre

et travailleront jour et nuit. Les décorations seront imposantes, dit-on. Suivant l'étiquette observée dans la maison de Savoie, les funérailles n'auront lieu que plus tard; jeudi on ne fera que l'absoute.

Le temps est magnifique, et Rome, avec le grand mouvement des étrangers, présente plutôt l'aspect d'une cité en fête que d'une ville en deuil.

15 janvier. Le flot des étrangers monte toujours. Impossible de trouver à loger dans les hôtels. Les maisons particulières sont envahies. Depuis le petit décroiseur dans les rues jusqu'aux propriétaires de l'hôtel Constanzi et des chemins de fer, tous sont dans la joie: la mort du roi apporte l'argent et la vie. Vraiment, disait aujourd'hui un aubergiste, depuis le Concile, c'est la plus grande fête que nous ayons vue.

Les représentants des différentes cours de l'Europe arrivent. On vient de faire une ovation au Prince Frédéric de Prusse. Jamais le Pape et le Sacré Collège n'auront été témoins d'une démonstration aussi injurieuse pour l'Eglise. L'Europe entière, vient approuver à Rome même, sous les yeux du Saint-Père abandonné de toutes les puissances, les sacrilèges usurpations de Victor-Emmanuel et enlever tout espoir humain d'une réparation.

Pour trouver un spectacle semblable à celui que présente Rome en ce moment, il faudrait remonter aux époques des grandes invasions des barbares: le langage étrange, les costumes bizarres, les habits garnis de fourures, l'air et les allures farouches, les remarques stupides sur les monuments et les objets d'art, tout fait croire que les Huns sont sortis de leurs tombeaux et que ces incultes enfants du nord ont de nouveau envahi la ville sainte.

Mais ils ne sont pas seulement barbares ils sont irreligieux, bien qu'ils se disent catholiques. Aujourd'hui je me trouvais à S. Pierre: dans l'espace d'une demi-heure, au moins dix mille de ces italiens sont passés auprès de la confession des SS. Apôtres; tous entraient pour la première fois dans ce premier temple du monde et venaient au tombeau de S. Pierre et de S. Paul, pas un ne s'est agenouillé et n'a fait une prière, et il y avait des jeunes gens en grand nombre, de quinze ou seize ans. Que nous sommes loin du temps où Charlemagne, par respect pour le prince des Apôtres, montait à genoux les degrés de sa basilique.

16 janvier. Il existe à Rome un médecin qui a le secret de pétrifier les cadavres; on l'a fait mander au Quirinal, afin qu'il pétrifie celui de Victor-Emmanuel. Cela est devenu nécessaire: le cadavre du premier roi d'Italie, même lorsqu'il est embaumé ne sent pas bon. C'est devenu tellement fort, qu'on ne laisse plus entrer dans la chapelle ardente.

La bêtise humaine n'a pas de limites. Les gens ont fait queue pendant cinq et six heures, se sont fait broyer, su-

quer par la foule pour pouvoir arriver dans la chapelle mortuaire. Mais, chose incroyable! en sortant plusieurs disaient avec conviction: il a vraiment une figure de saint!

Les mots suivants sont écrits en gros caractères sur le frontispice du Panthéon: Victor-Emmanuel II, père de la patrie. Toute la journée une foule compacte a stationné sur la place.

17 janvier. De bonne heure la population afflue de tous les quartiers de Rome sur les lieux où doit passer le cortège: les rues, les places, les balcons, les fenêtres, les terrasses, les toits, regorgent de curieux. A 10 heures, le char funèbre, trainé par huit chevaux, est sorti du Quirinal; à 1 heure seulement il passait sur la place de la Minerve et arrivait au Panthéon. La curiosité n'a pas été trompée, le spectacle était imposant. Dix numéros de *L'Abeille* ne pourraient pas contenir la description des décorations des places, des rues, des maisons et du Panthéon. Le déploiement de troupes était considérable, le cortège splendide. Il n'y avait que le clergé des SS. Vincent et Athanaso, paroisse sur laquelle se trouve le Quirinal. Le Saint-Père n'a pas voulu que les moines, dépouillés par ce roi, figurassent dans son cortège.

Le Panthéon, transformé en une immense chapelle ardente, est demeuré ouvert et illumine jusqu'à 10 heures du soir; la foule était admise à aller voir le cercueil.

On estime à plus de 150,000 le nombre des Italiens venus à Rome.

Le canon n'a pas cessé de se faire entendre depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher.

Il était difficile de rendre plus d'honneur à un mort. Mais les paroles de S. Augustin *laudatur ubi non est, cruciatur ubi est*, viennent involontairement à la mémoire. Il faut espérer que, puisqu'il s'est repenti et qu'il a reçu les sacrements de l'église, Victor-Emmanuel sera sauvé, mais suivant la parole que l'on prête au Saint-Père, il a besoin, plus que tout autre, de prendre un bon bain.

18 janvier. La foule est encore considérable au Corso et sur les principales places, mais plus particulièrement sur celle de la Rotonde. Les gendarmes ont dû régulariser le flot qui se pressait dans le Panthéon pendant toute la journée.

* *

Le Saint-Siège vient d'adresser à tous les gouvernements une protestation énergique contre Humbert I, qui se proclame roi d'Italie.

* *

Les RR. PP. Directeurs du séminaire français, qui ne laissent passer aucune occasion de fournir à leurs élèves le moyen d'acquérir les sciences sacrées, ont demandé au savant commandeur de Rossi de donner, dans leur maison, une série de conférences sur l'archéologie chrétienne. L'illustre archéologue a fait sa première conférence: elle a été d'un intérêt majeur.